



HAL
open science

Le rôle d'un acteur : une fraction de la technocratie internationale représentée par le club de Rome.

Christiane Barrier

► To cite this version:

Christiane Barrier. Le rôle d'un acteur : une fraction de la technocratie internationale représentée par le club de Rome.. Bolle de Bal Marcel, Guillot Marie-France, Kellerhals Jean, Ledrut Raymond, Roux Yvonne (ed.). Le progrès en question : actes du IXe colloque de l' AISLF, Sociologie du progrès, Menton, 12-17 mai 1975, Anthropos, pp. 165-178, 1978. hal-00979731

HAL Id: hal-00979731

<https://hal.science/hal-00979731>

Submitted on 24 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ASSOCIATION INTERNATIONALE
DES SOCIOLOGUES DE LANGUE FRANÇAISE

LE PROGRÈS EN QUESTIONS

Actes du IX^e Colloque de l'A.I.S.L.F.,
Sociologie du Progrès, Menton, 12-17 mai 1975

VOL. II

*Ouvrage publié avec le concours de
l'Agence de Coopération Culturelle et Technique*

Préface : Fernand DUMONT

Comité d'édition : Marcel BOLLE De BAL

Marie-France GUILLOT

Jean KELLERHALS

Raymond LEDRUT

Yvonne ROUX

éditions anthropos

12, Avenue du Maine, 75015 - Paris

LE RÔLE D'UN ACTEUR :
UNE FRACTION DE LA TECHNOCRATIE
INTERNATIONALE REPRÉSENTÉE PAR
LE CLUB DE ROME.

Christiane BARRIER-LYNN

I. LA REPRÉSENTATION POPULAIRE DU PROGRES
ET SON USAGE POLITIQUE.

La représentation du progrès la plus commune en France est vraisemblablement celle d'un progrès *continu* englobant de manière syncrétique les progrès scientifiques, techniques, économiques, sociaux.

Cette représentation gardée parfaitement indemne de la contagion des conceptions orientales, telle celle du progrès *circulaire* de la tradition hindoue où tout progrès se résorbe et se détruit lui-même, pourrait être illustrée par l'usage qu'en font les manuels scolaires, les discours politiques, les mass-media. A peine nuancée de temps à autre par une référence au progrès *par cycle* ou *en spirale* du marxisme et de la philosophie allemande, elle semble surtout avoir joué à la manière d'un mythe pour faire accepter par les masses une suite serrée de décisions politiques et administratives, de changements dans les modes de vie... qui auraient pu passer pour parfaitement inacceptables. La destruction de quartiers urbains pour faire place aux parkings et autoroutes pénétrantes, l'expulsion de vieillards et de familles à bas revenus pour favoriser la rénovation de l'habitat, l'exode rural vers des cités dépourvues de structures d'accueil.... le développement de l'industrie de guerre et des techniques d'armement... constituent encore une suite d'actes politiques quotidiennement ratifiés et justifiés au nom des exigences du «Progrès».

Cette philosophie du Progrès sans référence éthique où fusionnent en fait les conceptions du progrès continu et du progrès par cycle, est née et s'est développée parallèlement à la rébellion contre le pouvoir des églises, le pouvoir de droit divin. Elle a instauré la religion de la science, de *l'obligation de la découverte*, avec comme corollaire l'arrêt des interrogations sur la destinée humaine et le sens de la mort.

Mais à l'instar des religions précédentes, la « religion de la science » semble avoir servi davantage les classes au pouvoir que « les exclus » des couches sociales susceptibles de s'approprier les bénéfices des découvertes scientifiques et de la croissance économique.

C'est ce que nous disent du moins René Dumont (« l'Utopie ou la mort »), les Meadows : « Nous considérons comme la cause fondamentale de l'écart croissant entre riches et pauvres – la croissance matérielle sans condition et sans frein (*Quelles limites ? Le Club de Rome répond...*, Paris, Seuil, 1974. cf. pp 60-61). Nous ne sommes que trop portés à nous féliciter de nos terres ouvertes à l'irrigation, de nos révolutions vertes et de nos convertisseurs catalytiques..... oubliant du même coup ces civilisations différentes dont nous détruisons l'identité culturelle, dans le sillage de notre « progrès » (*Quelles limites ?*, pp. 40-41), et toute la socio'ogic de la consommation et des modes de vie (1).

II. L'ÉVOLUTION DES CLASSES DIRIGEANTES ET LEUR RAPPORT A LA SCIENCE.

L'évolution du patronat et des classes dirigeantes sur lesquelles il s'appuie peut être interprétée comme l'adjonction aux dominations territoriales du contrôle du savoir, des orientations et des applications de la science.

(1) A. PITROU, « *La fréquentation des services et équipements collectifs* » C.R.E.D.O.C., Paris, 1963, ronéo, 93 p.

– « *Accroissement de la consommation et condition de vie des ménages* », coll. INSEE, fév. 71, M21.

– « *Disparités de revenus, patrimoines et catégories socio-professionnelles* », *Economie et Statistiques*, n° 42.

– Pierre KENDE, Victor SCARDIGLI, *Modes de vie en 1985*, ronéo CRE-DOC, 1973, 1974.

Leur emprise a commencé avec celle des «commerçants» à la conquête des épices et des empires coloniaux. La perte des colonies pour les entrepreneurs européens coïncide avec — et provoque — une accélération de progrès scientifiques. A la croissance économique au moyen de l'expansion territoriale succède la croissance au moyen de la conquête «pacifique» de nouveaux marchés extérieurs et intérieurs, et de l'élévation de la productivité, soit du perfectionnement dans un espace peu dilatable des techniques de production.

D'où l'importance croissante des experts de tout genre, des états-majors d'informaticiens, des ordinateurs... autour des dirigeants d'entreprise (1).

En cette fin de siècle le patronat éclairé devient celui des experts en *prévision et rationalisation*.

D'aspiration universelle — ou prétendue universelle — l'obligation de la découverte, de l'innovation, «la religion de la science», est devenue *nécessité* pour les dirigeants de l'économie, justification et support de leur rôle. Il importe que la science se fasse selon leurs besoins et conceptions.

III. LE MESSAGE DU CLUB DE ROME : UNE RUPTURE DANS LES CONCEPTIONS DU PROGRES, UN APPROFONDISSEMENT DE LA «RELIGION DE LA SCIENCE».

Les recherches entreprises à la commande du Club de Rome ne se sont pas définies comme par génération spontanée. Elles ont des antécédents. Sans parler de la vision de l'histoire d'un Arnold J. Toynbee, de la «crise du progrès» de G. Friedmann, l'enquête du MIT a pour antécédent celles de l'association «Resources for the future» fondée en 1952 pour répondre, semble-t-il, aux interrogations des dirigeants américains sur la viabilité et la longévité du système industriel basé sur la consommation gigantesque de ressources non renouvelables. Vers 1965, l'activité industrielle est officiellement interprétée comme «prédation»,

(1) Avec pour corollaires les ambiguïtés chaque jour plus accentuées du syndicalisme des cadres, le débat sur les aptitudes et la volonté de la nouvelle classe ouvrière à gérer elle-même les entreprises et l'économie.

«pillage de la nature» (1). Le rôle du Club de Rome sera d'accentuer, préciser, orchestrer cette interprétation.

Son message introduit une faille importante dans nos conceptions courantes du progrès, bien qu'il ne rompe pas avec le principe essentiel de «la religion de la science» telle qu'elle s'est élaborée à partir du XVIIIème siècle. Il inaugure toutefois, semble-t-il, une nouvelle philosophie sociale.

Il serait superflu de résumer une fois de plus le rapport Meadows ou de discourir de ce que l'on peut savoir de «la stratégie de la survie» et des «problèmes de doublement de la population» (2). Mais l'on peut souligner quelques idées-maîtresses qui s'en dégagent et qui devraient retenir l'attention de ce colloque :

a) La démarche du Club de Rome équivaut à un premier «bilan» du progrès, notamment des progrès économique et démographique devenus synonymes de «croissance».

Dans ce bilan, les effets négatifs l'emportent à long terme sur les effets positifs. L'examen des retombées négatives de la science n'est certes pas l'apanage du Club de Rome ni des chercheurs qu'il subventionne mais toute leur problématique le présuppose certes.

Ces retombées négatives dégradent en priorité les éco-systèmes (les premières sonnettes d'alarme ont été tirées par les écologistes) (3), elles menacent aussi la santé, la longévité, les processus génétiques chez les être humains (4), et — nou-

(1) Cf. discours de l'ambassadeur des États-Unis devant le conseil économique et social des Nations-Unies, U.N. Economic and Social Council, Official Records, 39 th Session, 30 June — 31 July 1965.

(2) Nouvelles recherches en cours commandées par le Club de Rome.

(3) Parmi beaucoup d'autres travaux sur ce thème, citons au hasard pour mémoire

— Barry COMMONER, *Quelle terre laisserons-nous à nos enfants ?* Paris, Seuil, 1969, 205 p.

— Barbara WARD, René DUBOS, *Nous n'avons qu'une terre*, Paris, Denoël, 1972, 357 p.

— Gordon RATTRAY TAYLOR, *La révolution biologique*. Robert Laffont, 1970.

— Faifield OSBORN, *La planète au pillage*. Paris Payot, 1949.

— Paul et Anne EHRLICH, *Population, ressources, environnement*, Paris, Fayard, 1972, 435 p.

(4) *Le mercure et l'environnement. Études sur l'utilisation du mercure, ses émissions, ses effets biologiques et son contrôle*. Paris, OCDE, 1974, 211 p.

velles découvertes — les systèmes sociaux eux-mêmes (1), les modes de vie ruraux et urbains.

b) La première recherche du Club, celle du MIT, a tendu à démontrer l'existence de *limites matérielles* à la croissance exponentielle. Quelles que soient les régions de la planète d'où elle parte, et quelle que soit la distribution spatiale des taux de croissance, des bienfaits de la croissance économique, technique, démographique..., elle ne peut se prolonger indéfiniment sur un espace clos (la planète), aux ressources limitées.

Les possibilités de transplantation de l'espèce humaine sur d'autres planètes ne sont pas prises en compte dans cette exploration des cercles vicieux du développement. Si l'on accepte les conclusions du rapport Meadows, elle représentent le seul échappatoire possible aux catastrophes prévisibles (2).

Mais l'application de la Dynamique des systèmes au système interplanétaire démontrerait probablement aussi que le coût économique de cette transplantation est insupportable à l'heure actuelle aux Terriens, que leur technologie se sera écroulée avant d'être en mesure de fournir l'infra-structure technique et les ressources indispensables à la transplantation des masses de Terriens sur d'autres astres.

La proposition simple selon laquelle une croissance matérielle exponentielle sur un espace clos aux ressources limitées ne peut continuer indéfiniment, n'est toujours pas infirmée, et de l'aveu de «l'anti-Malthus», demeure incontestable (3).

(1) — Sir Frank Froser DARLING, *L'abondance dévastatrice*, Paris, Fayard, 1972, 115 p.

David STENHOUSE, *Crisis in abundance*, Heinemann, Melbourne, Sydney, Londres, 1966.

George R. STEWARD, *Not so rich as you think*, Houghton — Mifflin, Boston, 1968.

— René LENOIR, *Les exclus*, Paris, Seuil, 1974, 172 p.

— Mihao D. MESAROVIC et Eduard C. PESTEL, *La stratégie de la survie*, recherche en cours.

(2) Ces catastrophes s'annoncent d'une ampleur inégalée depuis l'histoire ou la légende du Déluge. Ensuite les cataclysmes des âges d'obscurantisme préscientifique ne se sont attaqués qu'à l'espèce humaine. La grande peste du XVe siècle — qui a réduit des 9/10e la population de l'Angleterre et, se surajoutant aux ravages de la guerre de Cent ans, celle de France des 4/5e, — n'a pas empêché un *nouveau cycle de vie* pour les survivants. Une «reprise» demeurerait possible dans un environnement demeuré à peu près indemne. Le pillage de la planète, les explosions atomiques, les guerres bactériologiques, la pollution de l'eau et des sols... rendent les perspectives plus sombres. Il n'est pas sûr qu'un nouveau cycle de vie soit possible pour les survivants de la IIIe ou de la IVe guerre mondiale.

(3) Marie JAHODA, «Post Scriptum sur les changements sociaux», in *L'Anti-Malthus*, Paris, Seuil, 1973, 352 p.

Cette proposition se situe au-delà et en dehors des polémiques économiques et politiques.

Le point étonnant demeure que la plupart des commentateurs y discernent avant tout un sens politique ou idéologique (1). Elle est de nature algébrique, sinon arithmétique et si l'on doit y découvrir un sens idéologique, pourquoi ne pas le rechercher aussi dans les règles de l'addition et de la multiplication ?

Si une critique des systèmes socio-économiques réels doit en découler, elle doit s'adresser aux *processus d'accumulation purement quantitative communs à tous les régimes économiques* envisageables de nos jours.

c) La deuxième vague d'enquêtes exécutées à la demande du Club de Rome mais encore inachevée pose le problème des *limites sociales* de la croissance, *limites de l'adaptabilité* des systèmes humains aux changements (2), *limites des capacités* des systèmes socio-économiques à faire face au prochain doublement de la population.

Dans quelles conditions sera-t-il possible de loger, nourrir, et de faire vivre décemment les innombrables cohortes d'une humanité qui, selon les estimations actuelles, sera doublée en un peu plus de 30 ans ? (3).

Le Club pense que ces recherches lui permettent de découvrir que «les limites de la croissance sociale sont en réalité plus étroites que les dimensions matérielles du monde» (4).

Ces multiples appels, par des biais variés, à une méditation sur les limites des possibilités humaines constituent à n'en pas douter une remise en cause profonde de la mythologie du progrès, telle qu'elle s'était répandue en Occident depuis le XVIII^e siècle sous l'influence concurrente des encyclopédistes, et des industrialisateurs. Ils inaugurent peut-être une nouvelle grande révolution scientifique (5). Par

(1) Ainsi Paul VIEILLE, «Dégradation de l'environnement et économie de marché», in *Diogène*, oct. déc. 1973, pp. 68 à 93, ou pour d'autres motifs et avec d'autres arguments, les économistes de l'environnement à l'OCDE.

(Communications orales).

(2) cf. *Quelles limites*, op. cit., p. 118.

(3) cf. *Quelles limites*, op. cit. pp. 119-120.

(4) *Quelles limites ?* op. cit. p. 118.

(5) Qui renouerait vraisemblablement avec les principes de la pensée grecque, à peu près éliminés de la science occidentale depuis trois siècles, par la physique galiléenne et copernicienne. Voir à ce sujet les recherches en cours du Dr VENDRIYES sur *La révolution biologique contemporaine et la pensée d'Aristote* (Communications orales de l'auteur).

le truchement des thèmes connexes de «la qualité de la vie», de la survie de l'espèce, ils visent aussi à réintroduire dans notre monde, les interrogations sur la destinée humaine, les finalités de l'action...

Mais ils ne vont pas jusqu'à rompre avec les racines de la philosophie du XVIII^e siècle : l'instauration du culte de la science à la place de celui de la (ou des) Divinité (s), loin s'en faut.

d) Par la voix d'A. Peccei, le Club de Rome s'en prend à la «technolâtrie» (1). «Cependant pour affronter une telle crise, il faut une puissante organisation rationnelle».

La situation de l'homme dans le monde a fondamentalement changé : il est désormais appelé à y jouer *un nouveau rôle, un rôle cybernétique*. D'une part il a acquis au sein de l'éco-système une telle suprématie qu'il doit désormais assumer des *fonctions régulatrices et normatives réservées jusqu'ici aux insondables desseins de la Nature ou de la Providence*, ce qui exige de lui de nouvelles et exceptionnelles qualités de sagesse écologique, deux mots employés ici dans leur acception la plus large. Il a d'autre part créé un système humain d'une telle complexité et d'une telle imbrication que le maniement et le fonctionnement ne peuvent plus en être confiés à des mécanismes automatiques ; il devra lui-même gouverner son système... Ce qui se produira dans les décennies et les siècles à venir dépendra de la sagesse avec laquelle il usera de son immense pouvoir. «Qu'il le veuille ou non, a dit Julian Huxley, son rôle est de *prendre en charge* le processus évolutif de la Terre, et sa tâche est de le diriger et de l'orienter dans le sens de l'amélioration».

En d'autres termes, l'homme doit assumer sa responsabilité de cybernétès, c'est-à-dire de pilote et de timonier du Vaisseau Spatial Terre qui, à l'heure actuelle, dérive dangereusement (2).

Il est difficile de dire plus clairement que la raison humaine embrasse toutes les «lois de la nature» et que l'homme doit être le Maître du Monde.

(1) *Quelles limites ?* op cit. p. 78 et suivante.

(2) *Quelles limites ?* p. 81.

La représentation des éco-systèmes et des systèmes sociaux comme circuits cybernétiques sera certainement lourde de conséquences scientifiques sinon politiques. Le niveau à partir duquel le Club de Rome refuse une rupture avec «la philosophie de la science» occidentale est très clair : la vision de l'éco-système est changée mais l'homme continue à être perçu comme exerçant une *suprématie* sur ce système. Cette suprématie n'est plus définie comme s'exerçant de *l'extérieur* mais *du sein* de l'éco-système. Malgré ce déplacement du point d'application de l'intelligence humaine, son objectif est encore une suprématie, s'exerçant non plus seulement sur une région ou une nation mais sur rien moins que le Vaisseau Spatial Terre.

Par delà le message des premières publications du Club de Rome, on peut donc s'interroger sur la *visée de cette remise en cause du progrès quantitatif*.

IV. LA FONCTION DU CLUB DE ROME DANS L'ÉVOLUTION DES RAPPORTS DE POUVOIR.

Concrètement *qui* seront les timoniers du Vaisseau Spatial Terre ?

Une meilleure connaissance des interrelations écologiques, un perfectionnement de l'art et de la science des prévisions, l'abandon des progrès quantitatifs au profit de progrès qualitatifs... exigent-ils nécessairement un changement radical dans les procédés de domination ?

Une théorie futuriste de l'évolution des formes de pouvoir sous la poussée des «forces écologiques» (1) nous laisse pressentir la fin des démocraties occidentales fondées sur la division des pouvoirs selon Montesquieu et la naissance d'une *volonté générale de coercition*, instituant des organisations chargées de faire fonctionner un système réellement intégré avec capacités de *feedback*, mécanismes d'ajuste-

(1) Dean SCHOOLER Jr., «The politics of environment and national development. Basic options and political responses to environmental problems», p. 6 à 19 *Growing against ourselves : The energy Environment Tangle*, (orw. coll. éd. par S. L. KWEE et J.S.R. MULLENDER), Leiden, A.W. SIJTHOFF, 1972, 252 p.

tement, d'avertissement et de contrôle, et dépendant exclusivement d'un pouvoir exécutif-administratif. L'administration environnementale de «l'ère écologique» sera aussi contraignante sinon plus que le complexe militaro-industriel de la décade 1960, bien qu'elle sera gérée par la science et les scientifiques.

Alain Touraine, peut-être surpris par les prévisions de pénurie attachées aux images de la société post-industrielle, ou cédant à un mécanisme de projection psychologique, est allé jusqu'à soupçonner le Club de Rome de ne reconnaître les limites de la société industrielle que pour se transformer en dirigeants de la société post-industrielle. Ce à quoi, Armand Petitjean, dans son introduction à *Quelles limites ?* fait valoir que «ce ne serait pas la première fois que la ruse de la raison — en l'occurrence, la logique des limites — contraindrait des privilégiés à parler contre leur intérêt immédiat. Ce serait à désespérer des chances de l'humanité si, en chaque situation de crise, des observateurs qualifiés ne se dégageaient pas de leur *conscience de classe*, pour en proposer une analyse radicale. Tel fut bien le cas (sans parler du prince Bonddha et du marchand Mahomet) de Marx et de Lénine, fils respectivement de la bourgeoisie et de la petite noblesse».

Pour localiser dans l'échelle sociale les hommes du Club de Rome et les intérêts qui peuvent orienter leurs réflexions, reportons-nous brièvement à la biographie des premiers membres du Club par Janine Delaunay dans l'enquête qui précède l'édition française du *Rapport sur les limites de la croissance* (Fayard, 1972) ; et extrayons-en leurs principaux titres et fonctions :

A. PECCEI n° 1 du Club ; dirigeant de Fiat, Olivetti... nombreuses missions d'affaires en Chine, Moyen-Orient, Amérique Latine, Arabie Saoudite, Birmanie.

Alexander KING, professeur-explorateur ; champ d'action : politique de la science.

Hugo THIEMANN, entrepreneur — chercheur, organisateur de la fondation Battele-Genève. La fondation a un but non lucratif mais son taux de croissance est élevé : 30% par an depuis 1965. Elle

organise des recherches particulièrement importantes.

Eduard PESTEL, ingénieur. L'un des pères de l'Institut International de Gestion de la Technologie, né d'une convention signée à l'OCDE et qui deviendra un centre de recherche sur «l'utilisation de la science et de la technologie au mieux des intérêts des sociétés qui contribuent au progrès des connaissances de la science et de la technologie dans l'industrie et le secteur public».

Saburo OKITA, économiste, conseiller du gouvernement japonais.

Adeoge LAMBO, sous-directeur de l'Organisation Mondiale de la Santé.

Adam SCHAFF, directeur du «Centre de Vienne» (Centre Européen de Coodination de Recherches et de Documentation en Sciences sociales), émanation de l'UNESCO.

Bertrand de JOUVENEL, fondateur de «Futuribles».

Pierre MASSE, héraut de la planification à la française.

Jérôme MONOD, délégué général à l'aménagement du territoire.

Robert LATTES, dirigeant de la SEMA.

Serge ANTOINE, membre du Conseil d'Administration de «Fururibles»; directeur de la Revue «2 000».

Néanmoins A. Petitjean écarte le Club de Rome de la catégorie des leaders politiques (1) concourant pour les pouvoirs de demain et le classe parmi les intellectuels, au même titre que ses détracteurs. Et peu, importe, somme toute, que le pouvoir post-industriel soit sous l'influence directe ou indirecte de telle ou telle catégorie d'intellectuels : d'économistes, sociologues... ou cybernéticiens idéologiquement apparentés au Club de Rome. Le problème à poser est ce-

(1) Sans se vouloir en personne leaders politiques, il ne semble guère douteux qu'ils ne cherchent à influencer les Pouvoirs de demain. Nous caractérisons les membres du Club comme des technocrates internationaux (intellectuels influençant les dirigeants des firmes industrielles internationales et des instances gouvernementales. C'est le propre des technocrates de ne pas s'emparer eux-mêmes des «postes» d'où s'exerce le pouvoir.

lui-ci : l'approfondissement de «la religion de la science», permettra-t-il aux masses de pénétrer les arcanes de la science et des centres de décision ou contribuera-t-il au contraire à les maintenir hors des secrets scientifiques et de la conduite des sociétés, à les mystifier tout autant sinon plus que les religions pré-scientifiques (1) ?

V. APPENDICE.

Quelques nouveaux concepts, pour une prospective néo-mystificatrice ou une nouvelle mythologie du Progrès.

La bousculade des concepts scientifiques provoquée par le discours du mouvement écologique, conduit à ré-examiner le contenu des principaux concepts de la sociologie de l'industrialisation. A titre indicatif, nous soumettons à ce colloque certains éléments pour une ré-définition des notions de travail, productivité, consommation, loisir, pollution, nature, toutes notions qui orientent la perspective et les choix économiques et politiques.

Travail. — Traditionnellement : avant et au début de l'ère de l'expansion : activités par lesquelles l'homme crée ses moyens de subsistance et son environnement.

A la fin de l'ère de l'expansion et du développement des ressources (2) : activités largement prédatrices par lesquelles l'homme compromet les supports de la vie animale et végétale. Activités nécessitant — pour pouvoir continuer à se développer — une *intensification des moyens de destruction*; par la guerre ou le gaspillage. L'industrie de guerre est un rouage indispensable (par ses commandes, ses pressions sur l'innovation, et ses capacités à détruire les excédents et à vaincre les obstacles) de l'industrie en expansion. La

(1) Personnellement nous parions pour la seconde hypothèse. Cf. Ch. BARRIERE-LYNN, *Mouvement écologique et limites de la participation politique. Premières réflexions* ; Paris, ronéo CNAM, Juillet 1974 cf. chap. III.

(2) Dans ce système de définitions, nous ré-utilisons le schéma évolutif en trois phases du développement industriel selon Dean Schooler :

1 l'ère de l'expansion et du développement des ressources.

2 l'ère de la confrontation environnementale.

3 l'ère de l'écologie.

(Actuellement les nations les plus développées essaient de passer de la phase 1 à la phase 2 mais elles sont toutes très éloignées de la phase 3).

science du travail devrait rejoindre celle de la guerre, la sociologie du travail et celle de la guerre ne sont aussi soigneusement séparées que pour des raisons idéologiques.

A l'ère écologique : activités se donnant la même finalité qu'aux stades antérieurs à l'ère de l'expansion accélérée, mais qui peuvent éviter à la fois les phases de famine et celles de surabondance, qui ne recourent plus à la guerre et autres moyens de destruction massive pour trouver les équilibres quantitatifs ; qui, au niveau de leurs techniques, ne comportent plus d'effets nuisibles à l'environnement ni aux travailleurs.

Productivité. — A l'ère de l'expansion et du développement des ressources : production obtenue pour un niveau d'investissement et un temps du travail donnés. Elévation de la production : augmentation de la même production pour un même investissement et une même durée de travail ou maintien du niveau de la production malgré un abaissement de celui des investissements et de la durée de travail.

A l'ère de la confrontation environnementale : définition de M. Gruson : productivité = «art de produire plus en consommant moins de matière et d'énergie» (1) que l'on peut compléter ainsi : augmentation de la productivité = art de produire une même quantité avec une moindre quantité de matières premières, de pollution effluente, de nuisances sur l'organisme des travailleurs, de fatigue et frustrations et destinant les produits exclusivement à la satisfaction de tendances non déviées.

A l'ère écologique :

productivité = art de produire suffisamment en stimulant la joie de vivre chez les travailleurs et sans détériorer leur environnement.

Consommation. — Dans les économies stabilisées ou pré-industrielles : satisfaction des besoins par le moyen des produits du travail.

A l'ère de l'expansion et du développement des ressources : excitation des besoins en vue de stimuler la production.

(1) Cf. «Les recommandations du rapport Gruson», Paris, *Regards sur l'actualité*, (la documentation Française), n° 5 nov. 1974, p. 30.

A l'ère de la confrontation environnementale : purgation des besoins en vue de limiter les retombées négatives des techniques industrielles (pillage abusif des ressources non renouvelables, pollutions, atteintes à la santé physique et mentale provoquées par des modes de vie « boulimiques »). Purgation des *pratiques boulimiques* (suralimentation, abus de produits pharmaceutiques, surcharges d'informations...), *nocives* (tabac), et des *pratiques compensatoires* (exemple usage de la voiture non seulement pour se transporter, mais pour exprimer un besoin dévié de puissance ou une tendance agressive qui n'est pas autorisée à se donner un objet choisi en dehors des produits achetables).

La purgation de « la consommation compensatoire » suppose que la société devienne plus permissive et assume les risques des frustrations qu'elle engendre.

Elle implique aussi une restriction de *la consommation ostentatoire* (qui n'est plus le seul fait des classes supérieures, mais se répand dans les classes moyennes). Chez les « élites » d'aujourd'hui — chefs d'entreprises, chefs de services, professions libérales, intellectuelles et artistiques — n'est-elle pas plus « boulimique » que dans l'aristocratie de l'Ancien Régime par exemple ?

A l'ère écologique : ré-ajustement entre les besoins et les objets. Plus besoin de compensation ni d'ostentation ; ce qui implique la réhabilitation de l'*être* aux dépens de l'*avoir*.

Loisirs. — A l'ère de l'expansion et du développement des ressources : périodes de réfection de la force de travail et d'excitation des besoins destinés à alimenter la production.

A l'ère de la confrontation environnementale : périodes de réfection de la force de travail et l'éducation éthique par prise de conscience des dérivations de tendances aboutissant aux pratiques boulimiques, compensatoires, nocives et ostentatoires.

A l'ère écologique : jouissance de l'*être* délivré des inquiétudes de l'accroissement de son *avoir*.

Pour compléter ce panorama de nouvelles définitions, ajoutons la définition « écologique » de la pollution et celle de la nature. La conception de la pollution a fait de grands progrès grâce à l'apport des environmentalistes américains.

Mentionnons la systématisation des processus de pollution par John Scheaffer, valable, peut-on estimer, pour «l'ère écologique» de Dean Schooler. Ses implications sur les techniques de production sont considérables :

- 1) L'environnement est une entité totale, incécable.
- 2) Tout système de contrôle de la pollution doit être conçu comme un système clos.
- 3) Les polluants sont des ressources mal situées et doivent être réutilisés comme tels.

La révolution technique qui résulterait de l'application stricte de ces principes, contribuerait largement, peut-on prévoir, à faire évoluer les formes de travail, productivité, consommation, loisirs, dans le sens esquissé ci-dessus.

Nature. — A l'ère de l'expansion et du développement des ressources : stock immuable de matériaux à vendre ; décor *donné* aux activités humaines.

A l'ère pré-industrielle, comme à l'ère écologique : processus vivants, susceptibles de se reproduire, notamment avec l'aide de l'espèce humaine — mais exigeant certaines conditions strictes à leur reproduction. Conséquence éthique : l'homme ne peut se permettre de détruire que ce qu'il est assuré de savoir et pouvoir reproduire. Conséquence pratique (parmi d'autres) : l'homme ne pourra se permettre d'attaquer de nouvelles mines que lorsqu'il saura et pourra les reproduire.

*Laboratoire de Sociologie du Travail
et des Relations Professionnelles,
C.N.A.M., Paris*